

# Les lagunes de la Cordillère de Mérida (Venezuela)

Jacqueline Clarac de Briceño\*

La Cordillère Andine vénézuélienne est la branche terminale, nord-nord-est de la grande Cordillère qui s'étend le long de la côte du Pacifique en Amérique du Sud. Elle se divise en ce pays en trois branches : la *Cordillère de Mérida*, la Sierra de Perija et la Cordillère de la Costa (Côte Atlantique); seule la première, cependant, a toujours été considérée « andine » par les Espagnols et les Vénézuéliens, c'est donc le point de vue que j'adopterai ici. Elle s'élève brusquement au-dessus des grandes plaines (les « Llanos ») qui la limitent à l'est et au sud, et des basses terres en frange très étroite, qui la séparent du lac de Maracaibo au nord-nord-ouest. À l'ouest se trouve la Colombie, avec la Sierra Orientale de cette même Cordillère Andine.

Au Venezuela, la Cordillère s'étend sur 450 Kms. et 30.000 Km<sup>2</sup>, dont 25.000 se trouvent à plus de 1.000 mètres d'altitude et est divisée géopolitiquement en trois états (je rappelle que ce pays est une république fédéralisée), appelés Estado *Táchira* (frontière de Colombie), Estado *Mérida* (au centre) et Estado *Trujillo* (au nord). La partie la plus haute est celle qui correspond à l'état de Mérida, où une dizaine de pics atteignent entre 4.500 et un peu plus de 5.000 mètres d'altitude. On y trouve tous les niveaux écologiques et, par conséquent, une très grande variété d'habitats, car l'état de Mérida s'étend jusqu'aux rives du lac de Maracaibo au nord-nord-est et est limité par les grandes plaines à l'est.

---

\*CIET (Centro de Investigaciones Etnológicas), Museo Arqueológico, Universidad de los Andes, Edif.del Rectorado, Avenida 3, Mérida, Venezuela.

## Un peu d'histoire de la région.

Les groupes ethniques de l'occident du Vénézuéla, et surtout ceux de cette partie de la Cordillère, avaient une grande affinité avec ceux de la région orientale de Colombie, ce qui fut remarqué par les Espagnols à leur arrivée en 1558 mais la conquête se fit depuis le Vice-Royaume de Nouvelle Grenade aujourd'hui Colombie sauf la partie de Trujillo, qui fut conquise à partir de la Capitainerie du Venezuela) ; c'est la raison probable pour laquelle ils adjugèrent la « *Province de la Sierra Nevada de Mérida* » et celle de Maracaibo au Vice-Royaume, situation qui se maintint jusqu'en 1778, quand le roi d'Espagne prit la décision de passer cette région au Venezuela.

Il y a beaucoup d'évidences ethnohistoriques et archéologiques de la transformation physique de la Cordillère par ces ethnies, surtout en ce qui concerne les terrasses agricoles (même sur les pentes les plus escarpées) et les terrasses d'habitation, le complexe système d'irrigation, ainsi que le réseau de chemins empierrés qui parcourent la région et dont profitèrent les Espagnols au moment de l'invasion et durant la colonie. Malheureusement, la politique d'établissement de ceux-ci ne fut pas très heureuse, ni d'un point de vue écologique, ni économiquement et politiquement parlant :

À l'arrivée des Espagnols, la région occidentale du territoire connu aujourd'hui sous le nom de Venezuela, était occupée principalement par des groupes ethniques appartenant aux familles *Arawak* et *Chibcha*, lesquels étaient installés dans la région depuis quelques 2.500 ans au moins.

La politique d'établissement des Espagnols dans la Cordillère de Mérida détruisit le patron indigène, lequel comprenait deux modalités d'établissement, complémentaires entre elles :

A) Les villages des vallées et plateaux, où se trouvait concentrés le pouvoir politique et religieux (qui apparemment n'en faisaient qu'un) ainsi que l'organisation des échanges de produits agricoles et artisanaux des différentes zones et strates écologiques.

B) la dispersion sur les hauteurs des communautés chargées de la construction et du maintien des terrasses agricoles et habitationnelles des récoltes et du contrôle de la circulation de l'eau dans les canaux d'irrigation.

Ces terrasses furent abandonnées à cause de la décision des Espagnols de regrouper toutes les communautés dans certains des villages, où ils « fondèrent » leurs « *pueblos de doctrina* » (villages de concentration des Indiens des *Encomiendas*, où l'on endoctrinait ceux-ci dans la religion catholique). La difficile topographie de la Cordillère est probablement l'une des raisons principales de cette décision très

malencontreuse, pour les indigènes comme pour les Espagnols, étant donné qu'elle eut des conséquences très négatives, surtout dans le sud de la Cordillère, où l'abandon des terrasses et dans certains cas leur labourage postérieur ou leur utilisation comme pâturages provoquèrent l'érosion, dans certains cas irréversible, des montagnes.

### Les lagunes

Dans plusieurs pays d'Amérique du sud les « *lagunas* » sont généralement d'eau douce, sauf dans le cas des mangroves et des lagunes coralliennes. Le terme « lac » paraît être au Venezuela d'un emploi récent. Même le lac de Maracaibo fut appelé « *laguna* » par les Espagnols, et l'est encore aujourd'hui par les riverains, sauf les habitants de la ville de Maracaibo qui le nomment « lac », probablement influencés par les étrangers, surtout américains, qui ont envahi la région depuis l'exploitation systématique du pétrole.

L'utilisation du mot lagune au lieu de lac est peut-être due à la nature féminine des lacs dans tout l'occident de ce pays, là où dominèrent les cultures *arawak* et *chibcha*.

Selon les géologues, les lagunes de la Cordillère de Mérida seraient d'origine glaciaire (elles dateraient des dernières glaciations, il y a 12.000 ans) et selon les paysans, elles auraient leur origine dans la Voie Lactée, d'où serait tombé au début des temps le couple divin (héros civilisateurs) qui les auraient formées en provoquant tout d'abord un déluge, lequel aurait été ensuite contrôlé par eux. Ce couple est identifié surtout avec la dernière des lagunes formées, la *Laguna Madre* (lagune-mère), dont le nom indigène était « *Yojama* », lequel contient le nom de la déesse. Le nom actuel est « Laguna de Urao », car l'une de ses principales caractéristiques est de produire l'uraou, minéral au goût vaguement salé, connu seulement dans trois lacs au monde (les deux autres seraient en Afrique).

Les noms indigènes du couple divin (conçu comme frère et sœur en même temps que mari et femme) ont survécu dans certaines zones : Ches ou Shouou (souffle du soleil), pour le dieu, Shia ou Jamashia, pour la déesse. Le nom de cette dernière signifierait littéralement « eau » et « lune », quoique le paysan le traduise comme « Nuestra Señora la Luna, Nuestra Señora la Laguna », ce qui est la même chose (Notre Dame la Lune, Notre Dame la Lagune). La déesse, en effet, est davantage identifiée aux lagunes et à la lune, le dieu aux hautes montagnes et au soleil. Le serpent mythique est le symbole de la première, l'aigle mythique le symbole du second.

Leurs noms hispanisés par les paysans métis, Arco et Arca, signifient « Arc-en-ciel », au masculin et au féminin, ce qui est très

significatif, car l'arc-en-ciel, dans cette conception, est le grand serpent multicolore qui unit ciel et terre, soleil et lune, montagne et lagune, et auquel on fait les offrandes et sacrifices (offrandes d'objets en or et de produits agricoles, sacrifices de jeunes cerfs, d'aras multicolores, d'enfants nouveaux-nés, indiens et non baptisés, qu'il n'y a pas longtemps on offrait encore à la Laguna de Urao, malgré la prohibition établie depuis le temps des Espagnols).

Cette lagune-mère (toutes les autres lagunes de la Cordillère sont ses filles) s'étend à l'ouest de la petite ville de Lagunillas, autrefois Jamu de son nom indigène. Jamu était sans doute le centre de la culture indigène de la Cordillère, avec sa concentration de mohanes (prêtres chargés des rituels et danses sacrées, et qui pratiquaient une médecine chamanique; ils détenaient apparemment aussi le pouvoir politique), sa production agricole, assurée par un système d'irrigation qui profitait à la fois de l'eau de la lagune comme de celle de plusieurs « acequias » (canaux artificiels d'irrigation qui apportaient aux champs l'eau des rivières des montagnes voisines, nécessaires dans cette zone assez sèche), et dont la population avait le monopole du commerce de l'urao, lequel était exporté, soit sous sa forme pure et réduit en poudre, soit mélangé au tabac pour former une pâte appelée « chimo », que les paysans conservent sous la langue, ou à l'intérieur de la joue, ce qui les fait cracher de temps en temps et leur produit un certain bien-être.

L'exportation se faisait à toutes les régions voisines, même jusqu'aux rives de l'Orénoque, comme le montra en 1979 Philippe Mitrani dans un exposé qu'il fit pour le séminaire de Mme. Simone Dreyfus-Gamelon à l'EHESS, Paris, sans savoir alors ce qu'était l'urao. J'ai assisté à ce séminaire, ce qui m'a permis de l'informer à ce sujet. L'urao était exploité, comme encore récemment, seulement par ceux-là qui faisaient un contrat avec la déesse, moyennant lequel ils recevaient d'elle la permission d'extraire ce minéral du fond de la lagune. (Voir en annexe la formule chimique de l'urao). Cette exploitation avait un caractère secret, car la lagune est tabou pour les profanes, sauf pour les mohanes, qui selon la tradition reçoivent leur préparation directement de la déesse (Jamashia ou Arca) dans la ville d'or que possède celle-ci au fond de la lagune.

En 1995 un archéologue italien, Andrea Drusini, de l'Université de Padoue, spécialiste des explorations sub-aquatiques, nous rendit le service de faire l'exploration de cette lagune-mère, ce qu'il fit en compagnie de l'un de ses disciples, Francesco Businaro.

Notre première intention était de chercher des vestiges d'offrandes et sacrifices. Ce but archéologique ne fut pas atteint mais cette exploration permit de connaître le fond de la lagune et la nature de l'urao qui y était exploité : la profondeur maximale est de 4,5 mètres. Au milieu de la lagune, un courant assez faible d'eau froide constitue

apparemment la seule source d'eau permanente à alimenter la lagune. Une forte quantité de sédiments en suspension limite presque totalement la visibilité, laquelle ne dépasse jamais 30 cm. L'épaisseur de ce sédiment varie entre 20 et 40 cm, rendant impossible la reconnaissance d'objets sur le fond.

La strate boueuse s'appuie sur une cape d'argile, d'épaisseur variable.

Les premières analyses physiques et chimiques de l'urao furent faites par le laboratoire du Centre Universitaire Grandi Apparecchi Scientifici de l'Université de Padoue, par Mme Irene Calliari et le technicien Claudio Furlan, qui employèrent la technique de fluorescence de rayons X, excitée par des rayons X et dispersée par énergie, ce qui permit de distinguer deux formes d'urao, qu'ils nommèrent Urao X et Urao Y, de couleurs différentes, l'urao X présentant une cristallisation plus fine, l'urao Y une compactibilité plus grande, due à une plus grande quantité de calcium, différence qui serait due à son tour, selon l'hypothèse maniée par ces chercheurs, à la différence entre les dépôts d'alluvions.

Le dernier jour de l'exploration, quand Drusini et Businaro sortirent de la lagune, les enfants qui s'étaient attroupés par curiosité sur la rive leur demandèrent « s'ils avaient vu la ville d'or du fond ».

La lagune d'Urao a perdu aujourd'hui à peu près la moitié de son ancienne étendue, perte qui concerne les extrémités est et ouest, ainsi que la partie nord. Au sud il n'y a pas eu de perte d'espace. Comme j'ai pu l'observer personnellement durant ces dernières années, des plantes aquatiques, surtout de l'espèce appelée « enea » par les écologues et « paja » ou « macoya » (quand il y en a beaucoup) par les paysans indigènes, envahissent les rives, s'enracinant dans le sédiment, surtout dans les zones où diminue, j'imagine, l'influence de la source qui alimente faiblement le centre de la lagune. Les Indiens de Lagunillas s'octroyaient par héritage le droit de s'occuper de celle-ci et de la nettoyer périodiquement, en même temps qu'elle leur fournissait ainsi le matériel de fabrication des nattes sur lesquelles ils dorment et des balais avec lesquels ils nettoient l'espace autour de leurs maisons pour assurer la protection lagunaire et magique à ces dernières. Ces nattes et balais se vendent aussi dans certains marchés de la zone; la « paja » servait aussi pour faire les toits (magiques) des maisons, jusqu'à ce que les plans de développement régional et sanitaire les fit remplacer par le zinc. Au Venezuela, en effet, le mal de Chagas est à l'état latent et se manifeste apparemment dans les zones où les toits sont en chaume, ce qui facilite la reproduction du chipo, insecte vecteur responsable de cette maladie.

## Monument naturel de la Nation

En 1988 le Ministère de l'Environnement décréta la Laguna de Urao « Monument Naturel de la Nation » et décida de la mettre sous la protection du Parc National (INPARQUES) et l'on défendit donc aux Indiens l'accès à la lagune et à ses ressources (urao et enea), malgré leurs protestations et la « Déclaration » officielle qu'ils firent à ce sujet, laquelle fut distribuée aux autorités et publiée dans notre revue (*Boletín Antropológico*, No.14). Cette décision fut très mal accueillie par la plupart des paysans de la Cordillère car tous sentent un grand respect pour cette lagune et tous croient qu'elle « s'envolera » un jour, quand elle ne supportera plus les affronts qu'on lui fait. Cette idée se rapporte à l'une des versions du mythe d'origine, selon laquelle la lagune est arrivée en volant depuis le Páramo<sup>1</sup> car la lagune n'est pas seulement la Culebra Géante (le serpent est appelé « culebra » (couleuvre), pour affirmer son caractère féminin - à l'encontre de Freud- et son association avec la déesse de la lagune, de la lune, la déesse arc-en-ciel (Arca), quoique le serpent soit aussi le mari de celle-ci quand il établit le pont entre ciel et terre) mais elle est aussi à l'origine l'aigle mythique, associé au soleil et à l'arc-en-ciel mâle, c'est-à-dire au frère-mari de la déesse. Le fait qu'on puisse prévoir l'envol, et par conséquent la perte définitive de la lagune, est une référence du retour à l'origine, c'est-à-dire à l'époque où il n'y a pas d'hommes, ou quand les hommes n'ont pas encore reçu la culture des dieux (ce qui dans la Cordillère signifie l'agriculture (enseignée aux hommes par Arco), la médecine (enseignée aux hommes par Arca, enseignement qu'elle reproduit toujours à chaque génération, dans sa ville du fond de la lagune) et l'art de la poterie, enseigné aux femmes par Arca, ce qu'elle fit en leur recommandant de ne jamais utiliser les couleurs, car celles-ci appartiennent à l'arc-en-ciel) . Pour cette raison, la poterie n'a jamais été polychrome dans la Cordillère de Mérida, contrairement à ce qui se passe dans les régions voisines, au dire des archéologues.

Le Ministère, en fait, ne s'est guère occupé du nettoyage, sauf de temps en temps, ce qui fait dire aux paysans « Cuando hay mucha macoya la Gran Culebra llora... » (quand il y a beaucoup de roseaux la Grande Couleuvre pleure...). La lagune diminue donc de jour en jour, l'eau des bords est sale et vaguement saumâtre, d'autres plantes poussent sur le sédiment, des arbres poussent dans la partie nord, et les hommes en profitent pour s'installer : on a recouvert la lagune de ciment, à l'est et au nord, on a fait un parc où viennent se promener en fin de semaine les habitants de la ville de Mérida, des restaurants bon marché se sont établis, il y a un projet de grand complexe hôtelier... Il y a quelques mois, les écologues de la Faculté de Science (Université

---

<sup>1</sup>Les hautes montagnes au-dessus de 2.800 m, qui présentent une végétation typique, du nom de « frailejones », flore qui comprend toutes les espèces du genre *Speletia*

des Andes) et moi-même, nous avons organisé une réunion avec les représentants du Ministère de l'Environnement et les habitants de Lagunillas, qui sont très inquiets à cause de leur lagune. Nous avons tous exposé notre point de vue, mais le principal représentant du Ministère nous a déclaré tout de go qu'on ne ferait plus de dépenses pour nettoyer la lagune, car cela revenait trop cher, de sorte que la décision avait été prise de la laisser mourir...

J'ai expliqué au représentant du Ministère que ces lagunes avaient besoin d'un nettoyage permanent, que les Indiens s'en étaient occupés durant des siècles, sans avoir le recours d'une haute technologie, et cependant avec succès ; que la décision du Ministère était inacceptable, car il ne s'agit pas seulement d'un monument « naturel » mais d'un monument culturel, et que le coût élevé du nettoyage était dû justement au fait que le nettoyage dépendait de la bureaucratie ministérielle et de gens qui n'avaient aucun intérêt réel pour la lagune, de sorte que, quand finalement la décision était prise de nettoyer, il y a avait déjà tellement de sédiments et de plantes qu'évidemment, cette activité devenait chaque fois de plus en plus difficile et coûtait de plus en plus cher.

Il y a évidemment une solution, celle de rendre leur lagune aux gens de Lagunillas et que les Indiens s'en occupent. Cependant, comme ils ont maintenant d'autres occupations, le Ministère pourrait les payer mensuellement, pour qu'ils appliquent régulièrement leurs propres techniques de nettoyage et de récupération, et cela reviendrait bien moins cher. Les arguments du représentant officiel ont été : 1) Il est trop tard, 2) Il faudrait modifier le décret, et la modification d'un décret prend beaucoup trop de temps... Il n'est évidemment pas trop tard, car la lagune existe encore, elle est toujours alimentée par cette source dans son centre, et nous avons sous les yeux un cas de récupération spectaculaire d'une autre lagune, celle de La Rosa à Las Tapias (Mérida), apparemment « morte » depuis plusieurs années, et que ces mêmes Indiens de Lagunillas sont parvenus à récupérer à la demande du Musée des Sciences qu'on a bâti à côté. Arrivés à ce point, le représentant du Ministère eut beau jeu : « Justement, dit-il, cette lagune aussi coûte trop cher, et maintenant, il faut de nouveau la nettoyer », ce qui voulait dire : il vaut mieux la laisser mourir aussi, pour le bien-être économique du Ministère et du Musée des Sciences... sans que le Ministère se rende compte que c'est le même problème qui se présente là : on a fait nettoyer la lagune par les Indiens, pour pouvoir y appliquer un programme de dinosaures aquatiques, robotiques, pour les enfants, et ensuite on n'a plus jamais nettoyé ni appelé les Indiens de Lagunillas, lesquels ont eu d'ailleurs leur revanche... grâce à Arco : l'année dernière, en effet, un assez fort tremblement de terre a secoué Mérida, ce qui a fait dire aux paysans : « les gens de l'Université se trompent, ce n'était pas un tremblement de terre, mais un

tremblement de lagunes, car on a récupéré la Lagune de La Rosa, on ne lui a pas fait les offrandes, et Arco s'est vengé : il y a été pour boire de l'eau, tout en laissant sa queue dans une autre lagune en haut, au Páramo de los Conejos, ce qui a fait une espèce de décharge électrique. C'est ce qui a provoqué le tremblement de lagunes, qui est un tremblement de l'air et de l'eau...»

### **Les lagunes et le danger de la polychromie.**

Les eaux saumâtres des rives de la Lagune d'Urao qui est en train de se dessécher, ainsi que les eaux stagnantes des marais et marécages de la Cordillère renvoient au danger de la polychromie, c'est-à-dire de certaines maladies associées à celle-ci et, par conséquent, à la mort. Ces eaux, en effet, sont empoisonnées, dans la représentation du paysan, car soit elles sont formées par l'urine de l'arc-en-ciel, soit elles constituent des « aguadas » (points d'eau) où naît l'arc-en-ciel, lequel a le pouvoir de renaître partout où les conditions de l'eau le permettent. L'arc-en-ciel, dont nous avons déjà parlé au cours de cet exposé, est ce personnage mythique qui a tant d'importance non seulement dans cette région andine mais encore dans beaucoup d'autres régions américaines. Il urine donc sur le monde, et cette urine demeure dans certains points d'eau où tout ce qui vit et pousse en ces endroits (plantes, poissons, oiseaux) est identifié à l'arc-en-ciel et possède donc le poison (sacré) de la polychromie, qui constitue un danger pour l'homme. Dans le mythe d'origine il n'y a qu'une seule référence explicite à celui-ci : comme je l'ai dit plus haut, Arca (la déesse arc-en-ciel) enseigna aux femmes l'art de la poterie mais leur défendit d'utiliser les couleurs, sous peine de tomber malades et mourir. Dans le mythe vécu cette prohibition est toujours présente : les couleurs appellent la maladie et la mort, qu'il s'agisse de l'arc-en-ciel lui-même, ou des oiseaux arc-en-ciel (tistire et airon, de la famille des Quetzal) ou de l'eau stagnante qui prend des teintes irisées, ou de certains poissons (qui ne peuvent être pêchés.) A ce sujet il faut faire remarquer que, quand le programme de développement régional introduisit la truite dans la Cordillère et que l'on construisit ou que l'on habilita des lagunes pour l'élevage, les paysans refusèrent d'y travailler. Pour obtenir un changement d'attitude de leur part il fallut amener des prêtres pour exorciser ces points d'eau...) L'arc-en-ciel est donc « el dueño de los colores y del veneno » (le maître des couleurs et du poison), et les maladies causées par lui sont surtout les maladies de la peau (toutes les maladies de la peau), dont certaines rappellent les symptômes de la leishmaniose, par exemple.

Or, les plantes qui possèdent la vertu de guérir ces maladies sont justement celles qui poussent en ces lieux humides, et qui, par conséquent, appartiennent également à l'arc-en-ciel, car ce dernier, s'il



est le maître de la maladie, est aussi le maître de la guérison : le « bejuco de Arco » (liane de l'arc-en-ciel, pas encore classée par les botanistes de l'université, qui sont en train de l'étudier actuellement à notre demande; elle se présente sous deux espèces) et en général beaucoup de plantes hallucinogènes, qu'elles poussent ou non dans les lieux humides, car elles ont la faculté de créer des visions polychromes à ceux qui ont l'imprudence de les consommer sans la direction d'un yerbatero (médecin traditionnel).

Ces plantes, donc, tuent ou rendent fou, à cause de leur haute capacité psychotrope, mais guérissent également certaines maladies : toutes celles de la peau et d'autres encore, telles que les maladies dûes au déplacement de l'organe qui, dans la conception anatomique du paysan andin, assure l'équilibre vital et la reproduction (la « Pelota Padre » pour l'homme, la « Pelota Madre » pour la femme qui a des enfants, car la femme sans enfant ne développe pas en elle cet organe, ce qui fait qu'elle ne jouit d'aucun statut dans sa communauté et est obligée de rester sous la dépendance étroite de sa mère; de sorte que le statut social est lié au statut biologique à Mérida), ou les maladies causées par les « mauvais Airs » qui se logent dans le corps humain; on les emploie également pour faciliter les accouchements difficiles et à certain moment du passé quelques-unes d'entre elles servirent de mécanisme de résistance culturelle passive : on aurait donné aux Espagnols à consommer la « campanita », par exemple, appelée aussi « borrachera », de la famille des Brugmansia (dans certains livres de botanique elle est classée comme « Solanacée » ; les botanistes de l'Université des Andes à Mérida, cependant, insistent sur le fait qu'il ne s'agit pas de Solanacée mais de Brugmansia.) sans que ceux-ci s'en rendent compte, afin de les rendre fous ou de provoquer leur mort..., ce que l'on obtenait aussi avec le Ñongué, ou Datura.

Une autre plante associée à l'arc-en-ciel en tant qu'Arc-en-ciel-Soleil est le « Dictamo real », qui pousse dans le haut Paramo, à partir de 4.000 mètres d'altitude et qui a l'étrange capacité de se cacher aux yeux des humains. Il ne s'agirait pas réellement de « Dictamo real », selon les botanistes de l'Université des Andes, mais en fait de Gentiane des Neiges (*Gentiana Nevadensis*), actuellement en étude dans les laboratoires de la Faculté des Sciences de cette université, et qui pourrait être un anti-dépressif, selon les dernières informations reçues. C'est la plante sacrée par excellence, une panacée, qui guérirait toutes les maladies, car elle aurait la capacité de rendre l'énergie vitale à celui qui l'aurait perdue. Les adolescents doivent la trouver et la cueillir lors de leur initiation en haute montagne, ce qu'ils font en surveillant les jeunes cerfs au lever du soleil, car ceux-ci ont la renommée de pouvoir trouver le Dictamo (qui se cache aux humains) juste quand les premiers rayons du soleil tombent sur lui, et de s'en alimenter à ce moment. Il y a en effet une association étroite entre le

Dictamo, le cerf et l'arc-en-ciel-soleil. D'ailleurs, le cerf autrefois était sacrifié au soleil dans ce même Paramo, sacrifice dont il y a encore un vestige linguistique à Mérida par rapport à un phénomène de luminosité qui se produit à certains moments de l'année - moments imprévisibles- où, au coucher du soleil, toute la Cordillère se détache contre le ciel et devient d'un rouge brillant, phénomène qui dure seulement quelques minutes et s'appelle « sol de venado », ce qui veut dire « soleil du cerf ».

Une autre plante reliée à l'arc-en-ciel, à l'humidité, à la polychromie et à la maladie est un champignon de la bouse de vache (apparemment *Stropharia cubensis*, de la famille des Agaricées ou des Strophariacées, quoique les botanistes de l'Université des Andes ne veuillent pas encore se prononcer définitivement à ce sujet). Ce champignon, qui a des vertus psychotropes, est séché et réduit en poudre pour guérir les maladies de la peau, c'est en outre le complément du Dictamo real dans le médicament-panacée fabriqué par l'homme des Paramos. On établit aussi un rapport indirect entre lui et le soleil, car il proviendrait en fait des excréments du Grand Tatou d'or (el Cachicamo de Oro), être solaire tombé au début des temps au fond de la Terre, où il pratique la géophagie de manière constante, transformant dans ses entrailles la terre consommée en boules d'or qu'il excrète et avec lesquelles il fabrique la Grande Poutre d'Or (la Gran Viga de Oro), appelée aussi la Grande Fourche d'Or (el Gran Horcón de Oro) qui soutient le monde par en bas (où es-tu, Freud?...). L'équilibre du monde est conservé par en haut par le Grand Serpent (Culebra) Arc-en-ciel. Au centre du monde il est assuré par la Laguna de Urao, qui équilibre entre elles les lagunes des Paramos (il y en a plusieurs centaines, de tailles différentes, qui sont toutes filles de celle d'Urao) et la « Lagune de Maracaibo » (lac de Maracaibo), car cette lagune d'Urao est l'utérus de l'Arc-en-ciel-Lune, déesse de la fertilité et de l'équilibre. À ce sujet il est intéressant de noter que la modalité d'enterrement préhispanique la plus fréquente était la chambre mortuaire souterraine en forme d'utérus, dans laquelle le cadavre était couché amarré en position fœtale. Ces tombes se trouvent dans toutes sortes de sites mais il est intéressant aussi d'ajouter qu'on les trouve souvent placées en position circulaire autour de certaines lagunes, de même qu'en files sur les anciennes terrasses agricoles, où elles accompagnent les acequias (canaux d'irrigation).

L'équilibre cosmique est rompu quand l'homme ne fait plus les offrandes attendues par les lagunes et le Grand Tatou d'Or. Les conséquences peuvent en être catastrophiques ; elles peuvent se manifester :

a) à travers des tremblements de terre (le Tatou mange indéfiniment la terre des montagnes sans déféquer, ce qui cause l'érosion, et comme

il ne fabrique plus la Grande Poutre d'Or qui soutient le monde, celle-ci court le danger de s'effondrer ;

b) les tremblements de lagunes, comme on a vu, quand l'arc-en-ciel se fâche et produit un court-circuit entre deux d'entre elles, ce qu'il obtient en buvant l'eau de l'une d'elles (en bas) sans retirer sa queue d'une autre (en haut) ;

c) les inondations et tempêtes,

d) les maladies, surtout celles de la peau et la maladie de l'équilibre (voir plus haut) ;

e) l'envol définitif de la Laguna de Urao, Lagune-Mère qui, n'étant plus respectée ni honorée « s'envolera », abandonnant les hommes à la sécheresse définitive.

## BIBLIOGRAPHIE

CLARAC DE BRICEÑO J., 1981, *Dioses en Exilio* (Representaciones y Prácticas Simbolicas en la Cordillera de Mérida, FUNDARTE, Caracas, 263 p.

1985, *La persistencia de los dioses* (Etnografía cronológica de la Cordillera de los Andes, Venezuela), Ed. del CDCH, Cons.de Publ., Universidad de los Andes, Mérida., 138 p.

1987, Comunidades afrovenezolanas del Lago de Maracaibo, (análisis etnológico y antropológico-social), Boletín Antropológico, Centro de Investig. Museo Arqueológico, Univ. de los Andes, Mérida, No.12, 36-54.

1993, Espacio y mito en América, Boletín Antropológico,

Centro de Investig., Museo Arqueológico, Univ.de los Andes, Mérida, No.24, 20-33.

1997, El animal fabuloso en la arqueología y la etnología de Colombia y la Cordillera de Mérida, Boletín Antropológico, Centro de Investigaciones, Museo Arqueológico, Univ.de los Andes, Mérida, No. 39, 45-57

CLARAC J. y RAMIREZ A., 1985, *Los disfraces de San Isidro* (ensayo de análisis antropo-histórico de un discurso) Boletín Antropológico, Centro de Investig. Museo Arqueológico, Univ.de los Andes, Mérida, No.6, 37-52.

CLARAC J. y OTROS, 1996, *Mérida a través del tiempo . Los primeros habitantes y su eco cultural*, Ed. del CDCHT, Cons.de Publ., Univ.de los Andes, Mérida, 417 p.

DRUSINI A. y.BUSINARO F, 1988, *Informe sobre la exploración acuática de la Laguna de Urao en Mérida*, en Boletín Antropológico, Centro de Investig., Museo Arqueológico, Univ.de los Andes, Mérida, No.14, 7-17.

INDIOS DE LAGUNILLAS, 1988, Declaracion, Boletín Antropológico, Centro de Investig., Museo Arqueológico, Univ.de los Andes, Mérida, No.14, 18-19.

**ANNEXE : Résumé de la formule de l'urao (Microscope électronique) :**

	URAO X	URAO Y
NA <sup>2</sup> O	60.0	67.6
SiO <sup>2</sup>	2.3	-
Cl	1.0	3.0
K <sup>2</sup> O	0.7	0.7
CaO	3.5	1.5
MnO	indices	-
FeO	0.1	0.2
BrO	100 ppm	100 ppm
SrO	200 ppm	-
ZrO	-	500 ppm
P	indices	indices